

Sombres
étoiles

MALORIE
BLACKMAN

Sombres étoiles

Première édition : *Chasing the stars*, © 2016, Oneta Malorie Blackman.
© Penguin Random House / Intercontinental literary agency

Pour la traduction française :
© 2017 éditions Milan
1, rond-point du général Eisenhower, 31101 Toulouse Cedex 9, France
editionsmilan.com

Ont collaboré à l'édition française de cet ouvrage :
Correction : Claire Debout
Mise en pages : Pascale Darrigrand

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite.
Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie,
microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue
une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957
sur la protection des droits d'auteur.

Dépôt légal : 4^e trimestre 2017
ISBN : 978-2-7459-8393-0

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Amélie Sarn

MILAN

*Pour Neil et Lizzy,
avec tout mon amour, comme toujours.*
Malorie Blackman

*Que la perdition s'empare de mon âme
Si je ne t'aime pas ! Va ! Quand je ne t'aimerai plus,
ce sera le retour du chaos.*
Othello, acte III, scène 3
William Shakespeare traduit par Victor Hugo

*L'intelligence est la capacité
à s'adapter au changement.*
Stephen Hawking

1. VEE

– C’est mon tour !

Papa s’est levé d’un bond. Il a décrit un cercle de la main gauche, en remuant la tête comme pour marquer le rythme d’une musique qu’il entendait dans sa tête. Puis, le coude plié, il a levé et abaissé le bras droit en faisant onduler son bras gauche sans cesser de dodeliner de la tête.

– *Grease* ! ai-je crié.

– Oui, mais quel morceau ?

Me sentant insultée par la question, j’ai haussé les épaules.

– La chanson *Greased Lightning* !

Papa s’est redressé en grommelant. Il venait juste de commencer son mime, je lui gâchais tout le plaisir en devinant aussi vite. Il s’est gratté le nez en secouant la tête.

– J’aurais dû t’en faire un plus difficile.

– À moi.

Je me suis levée en souriant. J’adorais jouer aux mimes avec mon père. On était les deux seuls à bord de ce vaisseau à aimer les vieux films du xx^e et du xxi^e siècle. Appuyant sur le bouton de mon sabre laser imaginaire, je me suis élancée, évitant les ennemis invisibles qui tentaient de me couper en deux.

– *Star Wars* ! a lancé papa.
 – Lequel ? l’ai-je défié.
 – Je dois deviner quel épisode ? ! s’est exclamé papa.
 J’ai acquiescé. Il a haussé un sourcil.
 – Vraiment ?
 – Oui mais tu as droit à un indice. Ce n’est pas un des films d’animation.
 J’ai repris ma chorégraphie, assénant des coups à droite et à gauche.
 – Le huit !
 Je me suis arrêtée, bouche bée.
 – Comment as-tu deviné ?
 – Si je te le disais, tu en saurais autant que moi, a-t-il rétorqué en riant. C’est mon tour. Celui-là, tu ne le trouveras jamais.
 Il était déjà debout, tout content de lui. J’aimais son sourire éclatant et contagieux. Il donnait à tout le monde envie de sourire aussi.

– Tu regardes encore ce truc ?
 En entendant Aidan, j’ai éteint la vidéo d’un geste. Le visage souriant de mon père s’est effacé. Je me suis tournée vers mon frère en me passant la main sur les yeux pour faire disparaître mes pensées.
 – Vee, ça va ? s’est inquiété Aidan en s’approchant de moi.
 – Oui, ça va. Pourquoi ? J’aime bien regarder des enregistrements de papa et maman, c’est tout.
 Et me rappeler des jours meilleurs.
 Nous avons moins de films de famille que je ne l’aurais voulu et seulement un ou deux avec juste maman et moi. Son travail ne lui avait pas laissé beaucoup de temps libre.
 Aidan me fixa.

– Je ne comprends pas. Pourquoi tu continues alors que ça te fait toujours du mal ?
 – Parce que voir papa et maman me fait aussi sourire. Et je n’ai pas tant d’occasions que ça de sourire.
 Aidan a penché la tête sur le côté, l’air interrogatif.
 – Je ris beaucoup, ai-je précisé, mais je souris rarement.
 – C’est quoi, la différence ?
 – Laisse tomber. Ça n’a aucune importance.
 Aidan a tendu la main pour me caresser la joue droite, juste sous l’œil. Quand il a retiré sa main, une larme était posée sur son index. Il l’a examinée un moment.
 – Je n’aime pas te voir triste.
 – Regarder ces films me rend aussi heureuse, ai-je de nouveau tenté de lui expliquer.
 Mon frère m’a dévisagée. Quand ses yeux brun foncé me son-
 daient ainsi, il était difficile de lui cacher mes pensées.
 – Je vais bien, Aidan.
 – Tu es sûre ?
 – Certaine.
 Il s’est avancé vers moi et m’a prise dans ses bras. Quand il m’a lâchée, j’avais réussi à esquisser un sourire qu’il a accepté sans discuter.
 – Tu arrêtes de regarder, hein ? a-t-il néanmoins grimacé.
 – Oui. J’arrête.
Pour aujourd’hui.
 Aidan a paru soulagé.
 – Et si on faisait une partie d’échecs ? a-t-il proposé.

2. NATHAN

Bordel de merde ! La douleur me transperçait, brutale et vorace. Je n'avais jamais eu aussi mal de ma vie. Je n'avais pas envie de pleurer mais de hurler. J'avais le pied et le mollet gauches écrasés sous un tas de rochers qui s'étaient éboulés. Haletant, transpirant, je devais faire un effort surhumain pour parvenir à reprendre mes esprits. Si je m'abandonnais à la douleur et à la panique, je n'avais aucune chance de m'en sortir. J'ai pris mon genou à deux mains pour essayer de le dégager. En même temps, je poussais les cailloux avec mon pied droit.

Rien. Ces fichues caillasses ne bougeaient pas d'un pouce.

J'étais piégé.

La jambe gauche de ma combinaison de sécurité était en lambeaux. Ironie du sort, le rocher qui l'avait déchirée et qui m'empêchait de bouger était aussi celui qui la tenait maintenant fermée. J'avais quand même perdu beaucoup d'oxygène. Selon l'écran de mon casque, en trente minutes, j'étais passé de dix heures de réserve à moins d'une heure.

De quoi allais-je mourir ? J'avais le choix : de froid, d'asphyxie par le dioxyde de carbone de la mine ou d'hémorragie.

Alors, Nath, tu t'amuses bien ?

Les lumières jaunes qui éclairaient le tunnel ont vacillé. Dans quelques heures, elles s'éteindraient. Mais de toute façon, je ne serais plus là pour le voir.

Le problème était qu'Anjuli était la seule à savoir que j'étais descendu pour récupérer ma tablette. Et là, elle était en train de faire la sieste. La connaissant, elle était même déjà profondément endormie.

Quand j'avais entendu le craquement sinistre annonçant l'éboulement, je m'étais mis à courir, mais j'avais trébuché et fait tomber ma tablette qui se trouvait maintenant à un bon mètre de moi, enfouie sous les mêmes fichues caillasses que ma jambe. Et très probablement en mille morceaux.

– AU SECOURS !

C'était complètement idiot d'appeler à l'aide alors que je savais pertinemment que j'étais seul mais ça me donnait l'impression de faire quelque chose. C'était pathétique et inutile mais mieux que rien.

N'empêche, il fallait que je trouve autre chose.

La relève avait sans doute commencé à forer à au moins sept kilomètres de là. On n'exploitait jamais une zone pendant plus de quelques mois. C'est pour ça que j'avais absolument voulu descendre récupérer ma tablette. Je savais que ni moi ni personne ne reviendrait dans un de ces tunnels avant un paquet de temps et ma tablette m'était indispensable pour survivre dans la colonie. Sauf que là, elle allait être responsable de ma mort. Marrant, non ?

Si je ne trouvais pas un moyen de me sortir de là rapidement, mon corps magnifiquement musclé mais irrémédiablement sans vie ne serait pas retrouvé avant plusieurs longues semaines.

Allez, bouge-toi.

Quarante minutes d'oxygène restantes.

– AU SECOURS! AU SECOURS!

Ne panique pas, Nath. Tout ce que tu vas réussir à faire, c'est épuiser plus vite ta réserve d'oxygène.

La douleur rendait l'exercice difficile mais j'ai essayé de compartimenter mon cerveau. La peur et la souffrance d'un côté, et de l'autre, la recherche rationnelle d'une solution.

Ma lampe à énergie dirigée.

J'ai glissé la main dans la poche de ma combinaison.

Pourvu qu'elle y soit encore.

Oui! Merci mon Dieu! Oui, je l'avais! J'ai appuyé sur un bouton pour passer du mode éclairage au mode laser. Un sifflement aigu m'a informé que je l'avais activé. Un faisceau lumineux est apparu. On s'en servait pour les découpes de précision dans la mine. Maintenant, il fallait que je réfléchisse. Si je le dirigeais au mauvais endroit, le tunnel pouvait aussi bien s'effondrer entièrement sur moi.

Non, ça ne marcherait pas. Où que j'oriente le faisceau, je ne ferais que décomposer les rochers et je provoquerais inévitablement un nouvel éboulement. Il n'y avait qu'une seule chose à faire, je le savais. C'était couper dans le muscle et l'os juste au-dessus de l'endroit où ma jambe était bloquée. La plaie serait cautérisée par la chaleur mais la douleur serait insupportable.

Putain de bordel de merde!

Non, j'étais incapable de faire un truc pareil!

Mais je n'avais pas le choix. C'était ça ou y laisser ma peau.

J'ai éteint ma lampe en secouant la tête. Non, je n'y arriverais pas.

J'ai de nouveau essayé de tirer sur ma jambe sans rien obtenir d'autre qu'un élancement horriblement douloureux. La panique me faisait respirer trop vite. Je gaspillais mon oxygène.

Plus que trente-sept minutes.

Je devais affronter la réalité. Quoi qu'il arrive, que je m'en sorte tout seul ou que des secours débarquent, je perdrais ma jambe.

Fait chier. Je l'aimais bien, ma jambe.

Allez, Nathan.

Fais-le.

Vas-y.

Le temps presse.

Je commençais à avoir la tête qui tournait et des points noirs devant les yeux. Super, j'allais bientôt m'évanouir. Et ces points noirs seraient les dernières choses que je verrais.

J'ai serré les dents et rallumé ma lampe. Mode laser. Et avant de changer d'avis, j'ai dirigé le faisceau juste au-dessous de mon genou.

Je me suis réveillé en hurlant.

– Eh, Nathan, qu'est-ce qui t'arrive? a grogné Mike en allumant sa lampe de chevet.

J'ai essuyé mon front en sueur. Une douleur insupportable me broyait la jambe. La jambe que je n'avais plus. Et pourtant, elle était bien réelle. Bordel! Je me suis assis sur mon lit.

– Encore le même rêve? m'a demandé Mike.

– Ouais.

– Pourquoi tu laisses pas le docteur Liana te filer un truc? Ça t'arrive toutes les nuits, maintenant. Et soit dit en passant, ça nous réveille aussi, tes conneries.

– Eh, y en a qui voudraient bien dormir, a crié Pearl de l'autre côté du dortoir.

Elle était en colère et ce n'était jamais une bonne nouvelle. Déjà, en temps normal, elle était exécration. Mais privée de sommeil, elle devenait un cauchemar d'une autre sorte.

– Désolé, ai-je répondu.

– La ferme, Nathan ! a lancé Corbyn.

Son amour pour moi était palpable.

D'autres se réveillaient peu à peu. Il était temps que je me tire avant de me faire proprement virer. J'ai rejeté mes couvertures et j'ai plié ma jambe gauche pour passer la main entre ma cheville et mon genou. Ce n'était qu'une prothèse bionique recouverte de peau synthétique, mais c'était mieux que rien. Ma vraie jambe était toujours enterrée sous une tonne de rochers au fond d'une mine.

Sachant que je ne parviendrais pas à me rendormir, je me suis levé en soupirant. J'ai enfilé mes chaussures et je suis sorti. Mike a attendu que j'aie atteint la porte avant d'éteindre sa lumière. C'était vraiment un bon pote. Je lui ai souri avant de franchir le seuil. J'ai inspiré profondément l'air froid de la nuit. L'odeur était différente de celle à laquelle j'étais habitué. C'était plus... citronné. Peut-être à cause des plantes qui poussaient ici. Voilà que je me mettais à parler comme Mike, lui qui préférait passer du temps avec les arbres plutôt qu'avec n'importe lequel d'entre nous.

J'ai levé les yeux vers un ciel plein d'étoiles que je ne connaissais pas. Elles n'en étaient pas moins magnifiques. Oui, magnifiques. On n'utilisait pas ce mot assez souvent. J'aimais bien les mots anciens et un peu obsolètes. C'était une des choses qui me manquaient depuis que j'avais quitté la colonie minière : l'accès à des mots, vieux et récents, et surtout sous leur forme écrite. La vie était plus confortable ici mais je sentais un vide en moi. Un vide qui ne demandait qu'à être rempli.

Cette vie, cet endroit, ça ne me suffisait pas.

Il fallait pourtant s'en contenter pour le moment.

J'ai regardé autour de moi. Une lumière était allumée. Celle de la maison commune au centre de la colonie. J'ai froncé les sourcils. Il était un peu tard pour une réunion.

Je me suis approché en silence. Ce qui se passait à l'intérieur n'était sans doute pas destiné au commun des mortels. Je me suis accroupi sous une fenêtre et j'ai tendu l'oreille. C'est Darren, le bras droit de ma mère, qui parlait. Il n'était pas du genre à garder son opinion pour lui.

– On n'a pas le choix, Cathy. On doit activer le signal de détresse. C'est notre seule chance.

– Nous ne sommes là depuis trois mois sol. C'est notre foyer, maintenant ! a attaqué ma mère. Tu as tellement hâte de te retrouver sous le joug de l'Autorité ?

– Non, mais franchement, je préfère encore tenter la chance avec l'Autorité qu'avec les Mazones, a répondu Darren.

Mon cœur a fait un bond dans ma poitrine. Les Mazones ? De quoi parlait-il ? Bien peu d'humains avaient eu l'occasion de croiser cet ennemi, mais nous en avions tous entendu parler. Leur haine pour notre espèce et ce qu'ils faisaient subir à leurs victimes étaient tristement célèbres.

– Vraiment ? a sèchement répliqué ma mère. Si l'Autorité nous remet la main dessus, on ne sera pas renvoyés dans les mines, mais exécutés publiquement. Tu le sais, non ?

– Catherine, je sais qu'il s'agit d'un choix difficile entre la peste et le choléra, est intervenue une autre voix, mais on ne peut pas rester là. Les Mazones ont été parfaitement clairs à ce sujet.

Si je ne me trompais pas, il s'agissait de Sam.

Il y a eu un silence.

J'ai prudemment levé la tête pour essayer de regarder par la fenêtre ouverte.

Ma mère, Darren, Sam, Hedda, Akedi, le docteur Liana et Beck étaient assis autour de la table ronde où ils se réunissaient pour prendre les décisions concernant l'avenir de notre petite communauté. Ma mère a tourné la tête dans ma direction ; je me suis empressé de me baisser, le cœur battant.

– Je sais que ça ne va pas être facile mais il doit bien y avoir un moyen de négocier avec les Mazones, a-t-elle argumenté. Je continue de leur envoyer des messages. Nous devons les convaincre que nous ne sommes pas leurs ennemis. C'est notre seule chance.

– Dans ce cas, on est dans la merde, a lâché Darren. Cathy, sois réaliste et active le signal d'alarme.

– Non, non, pas encore, a insisté ma mère. Pas tant que nous n'avons pas épuisé toutes les autres solutions.

Bon sang ! On était en territoire mazone ? Ma mère et les autres s'étaient bien gardés de nous en informer. Et ma mère essayait de discuter avec ces brutes ? Vraiment ? Bonne chance à elle.

– Les Mazones nous ont donné jusqu'au lever du soleil pour dégager, lui a rappelé Sam.

– Cathy ! Il faut activer le signal ! a répété Darren.

– Non, pas encore.

– Mettons la question au vote !

– Darren, je n'ai pas demandé à prendre le commandement de notre communauté, lui a rappelé ma mère. Tu m'as confié ce rôle. Vous m'avez tous confié ce rôle. C'est donc à moi de décider et je n'activerai pas ce signal tant que nous aurons une autre alternative.

– Quand tu te décideras, il sera peut-être trop tard ! s'est écrié Darren, exaspéré.

– Je refuse de croire qu'il soit impossible de discuter avec une espèce intelligente comme les Mazones ! a déclaré ma mère.

– Et si tu te trompes ? a demandé Hedda.

– On doit essayer, a répondu ma mère avec obstination. On doit tout tenter.

J'ai une nouvelle fois levé la tête. Juste à temps pour saisir les regards échangés autour de la table. Darren secouait la tête.

– Rappelle-toi quand même que c'est nos vies à tous que tu mets en danger, pas seulement la tienne, a-t-il grincé.